

Julien GODEST, *Eñvorennoù ar barz Juluen Godest, Souvenirs du barde Juluen Godest*, texte établi, traduit et présenté par Nelly BLANCHARD, Brest, Centre de recherche bretonne et celtique, coll. « Tal ha tal », 2020, 757 p.

Après avoir notamment publié les souvenirs d'Hervé Burel³⁸, Nelly Blanchard nous livre aujourd'hui une version intégrale bilingue des *Souvenirs du barde Juluen Godest*, ouvrage qui relève aussi de la littérature qualifiée de populaire. Le travail de transcription n'a pas été une mince affaire puisque le manuscrit est d'une singulière complexité : l'auteur n'a écrit, dans un premier temps, qu'au recto des pages de droite de son cahier puis quand il a fini celui-ci, il a recommencé à écrire dans l'autre sens au dos des pages déjà noircies, ce qui en rend la lecture particulièrement difficile. Grâce à l'introduction que N. Blanchard a rédigée, on apprend que Juluen Godest est né le 1^{er} mars 1849 à Plougonver (près de Belle-Isle-en-Terre, Côtes-d'Armor) au village de Quilhuel (intégré ensuite dans la commune de La Chapelle-Neuve fondée en 1874). Fils cadet d'un cultivateur pauvre devenu ensuite tisserand, il est lui-même paysan et vendeur de lait dans sa commune d'origine où il gagne le surnom de *Juluen al laezh*, puis à Callac où il décède le 16 juin 1932 et où l'on peut encore voir dans le cimetière la tombe de sa famille qui est la seule avec une épitaphe en breton (tombe édifiée en 1909 à laquelle il a consacré un cantique, p. 595-597). N'ayant pas fréquenté l'école malgré la densification du réseau scolaire au XIX^e siècle, il a appris vers l'âge de 16-17 ans, grâce à l'un des nombreux abécédaires qui circulaient alors en Bretagne, à lire le français, le breton et le latin, aidé sans doute aussi par quelques personnes qu'il ne précise pas et parmi lesquelles figurait peut-être le desservant de la paroisse de Plougonver de 1865 à 1885, Jean-Baptiste Collin.

Non content d'apprendre à lire, Juluen Godest a appris à écrire et à compter en prenant pour modèles les lettres que lui adressait son frère aîné Jean-François (1846-1897), parti au service militaire. Cela lui a permis de composer des chansons et de rédiger, entre 1905 et 1913, ses souvenirs dont le manuscrit est conservé aujourd'hui aux Archives départementales du Finistère à Quimper, dans le fonds François Jaffrennou (1879-1956). C'est ce dernier, journaliste-éditeur, co-fondateur de l'Union régionaliste bretonne (URB) et membre du *Gorsedd* des bardes et druides de Petite-Bretagne sous le nom de Taldir, qui, rencontré en 1903, a encouragé sa vocation littéraire. Il lui a passé commande de chansons pour défendre la langue bretonne qu'il a fait éditer en un recueil de 45 pages en 1904 à Saint-Brieuc, avec l'appui de Théodore Botrel. Il a publié aussi, longtemps après les avoir reçus, des extraits de ses souvenirs dans quatre numéros de la revue *An Oaled* en 1929, sous le titre *Buez eur paour kez kouer, gant Juluen Godest (Vie d'un pauvre paysan par Julien Godest)*, non sans les avoir au passage remaniés sur le plan linguistique et

38. Nelly BLANCHARD (éd.), *Histor eur famill eus Breiis-Izel, Histoire d'une famille de Basse-Bretagne*, Brest-Morlaix, Centre de recherche bretonne et celtique/Skol Vreizh, 2011.

littéraire en redonnant au breton utilisé par Godest une forme plus populaire et plus locale. Ce dernier doit en effet se conformer à l'image stéréotypée que Jaffrennou et les régionalistes du temps entendent donner du peuple breton.

N. Blanchard démontre pourtant qu'il vaut mieux que cela et qu'il peut être considéré comme « le représentant d'une véritable culture périphérique originale et aux racines historiques profondes » (p. 26). Son texte étonne en effet par sa singularité. Si on le compare à d'autres ouvrages écrits par des gens du peuple, il n'a pas été rédigé à la fin de la vie de son auteur comme cela a été le cas, pour ne prendre que deux exemples bretons fameux, des mémoires de Jean Conan³⁹ ou de ceux de Jean-Marie Déguignet⁴⁰, mais en pleine force de l'âge. L'événement qui a déclenché le passage à l'écriture de Godest est la politique menée par le président du Conseil Émile Combes en matière religieuse et linguistique à laquelle, en tant que catholique fervent, il s'est opposé totalement. Son texte n'est pas une autobiographie d'un homme du peuple retraçant son parcours – il donne très peu de détails sur sa propre existence et s'arrête en 1913 – ou décrivant la vie à la campagne, mais une œuvre « militante » de défense de la religion catholique, à la structure complexe.

Il est organisé en deux livres qui se concluent chacun par une table des matières savamment construite. Le premier est découpé en trois parties : dans la première, composée de 72 sous-parties, Juluen Godest conte la vie de son frère aîné Jean-François, principalement son service militaire de 1866 à 1871 puis son activité de métayer. Il consacre la deuxième partie – qui comprend 34 sous-parties – à la naissance de sa propre vocation de barde (il prend le nom de *Diamant* car, par analogie avec le diamant qui ne peut couper de verre sans la main de l'artisan qui le tient, il considère qu'il ne peut écrire de poésies sans que Dieu lui en donne l'inspiration) à la suite de sa rencontre providentielle avec Jaffrennou dont il brosse un portrait élogieux et reproduit dans la troisième partie 14 chansons qu'il a composées principalement contre les lois combistes. Le second livre se divise en deux parties : la première reprend 32 autres chansons de Godest portant sur des thèmes variés alors que la seconde est constituée de 88 remèdes et conseils médicaux.

Au-delà de son caractère composite, ce livre, qui entremêle chansons, *gwerzioù* et cantiques, narrations, leçons de morale chrétienne, recettes médicales, est un livre d'édification, de préparation, dans la tradition médiévale, à la bonne mort et au salut de l'âme. Juluen Godest a une vision du monde ordonné par Dieu auquel chacun doit se soumettre en restant dans la position sociale qui lui a été assignée à la naissance. Pour échapper aux tentations, il doit suivre les commandements de Dieu et de l'Église, et prier constamment car seule une foi inébranlable peut permettre de

39. *Les aventures de Jean Conan*, Avanterio ar citoyen Jean Conan, Morlaix, Skol Vreizh, 1990.

40. *Mémoires d'un paysan bas-breton*, édition établie par Bernez Rouz, Le Relecq Kerhuon, éd. An Here, 1998.

surmonter les tentations ou les épreuves dans un univers partagé entre forces du bien et forces du mal. Juluen Godest considère qu'il a été choisi par Dieu pour prêcher la bonne parole, transmettre les valeurs chrétiennes à ses compatriotes – et il est en ce sens un barde chrétien (il se compare à Auguste Bocher, de Saint-Servais, p. 401) – et défendre la Bretagne. Il le fait à travers le récit édifiant de la vie de son frère qu'il présente comme l'exemple, à imiter, d'une bonne vie guidée par les principes de la foi, et par le biais de ses propres chansons (70 au total), qui ont pour but de dénoncer les méfaits républicains et d'inciter les Bretons à vivre chrétiennement et à rester en Basse-Bretagne, pays qui a été choisi par Dieu pour eux. Il le fait même à travers les recettes médicinales qu'il donne à la fin de son livre car à ses yeux hygiène et santé du corps constituent des compléments indispensables du soin de l'âme.

Juluen Godest emploie une langue bretonne d'un niveau élevé qui s'inspire de celle des hommes d'Église quand il lui faut mener une réflexion intellectuelle et spirituelle mais qui conserve aussi des éléments très anciens de la culture bretonne, notamment littéraire. D'un point de vue sociolinguistique, il fait aussi la preuve d'une grande sensibilité aux registres de langue, surtout quand il met en présence des personnages à la morale différente. La langue est chez Godest, écrit N. Blanchard, « un outil sacré, la voix de Dieu au travers de la bouche de celui qui s'exprime » (p. 19). Il s'appuie sur des sources variées : orales, écrites (Ancien et Nouveau Testament qu'il cite en latin ou en breton, livres d'édification ou de catéchisme, journaux – *Ar Bobl* –, livres de sa bibliothèque parmi lesquels on trouve des livres de piété mais aussi, de façon plus surprenante, une étude d'astronomie, *Studi var an astrou*), iconographiques (*taolennoù*) qui s'influencent mutuellement. Si sa culture religieuse garde quelques traces de croyances préchrétiennes ou mal contrôlées par l'Église (fontaines, culte de saints locaux...), elle est surtout marquée par la Contre-Réforme telle qu'elle a été mise en œuvre à partir du XVII^e siècle en Bretagne par les Jésuites par le biais des missions. Godest est porteur d'une vision du monde que les évolutions du temps fragilisent de plus en plus et que ne partagent pas une partie de ses compatriotes, particulièrement dans cette région du Centre-Bretagne où il vivait et qu'il aurait fallu peut-être (mais cela aurait pu être le travail d'un historien ou d'une historienne) présenter plus précisément pour permettre de mieux connaître leur degré d'alphabétisation, leurs votes, leurs activités et de comprendre la singularité de Juluen Godest.

Celui-ci, malgré ses intentions religieuses, témoigne aussi de son époque. Ses chansons se font l'écho de l'actualité internationale (l'éruption volcanique de la montagne Pelée, des meurtres en Arménie...), nationale (l'Affaire Dreyfus, les élections de 1903-1904, les grèves ouvrières et viticoles...) ou locale (assassinats, incendies...), à la manière des compositeurs de *gwerzioù* qu'il semblait bien connaître. Sa dénonciation des Bretons qui quittent leur région et des périls qui les menacent ou qu'ils font courir à leurs compatriotes – notamment la propagation des épidémies –, son insistance à dépeindre la Bretagne comme un pays de cocagne où chacun peut vivre à son aise pour peu qu'il travaille signalent en creux les problèmes d'une région en pleine crise économique, aux

campagnes surpeuplées et affectée par une émigration de plus en plus forte. De même à travers le récit (que N. Blanchard qualifie justement de mini-odyssée chrétienne) de la vie de son frère, qui a contribué à élargir ses horizons géographiques et à l'ouvrir au monde – et en ce sens le livre de Godest donne à voir une très belle relation fraternelle –, il fait comprendre, indirectement, les dures réalités du service militaire du temps, les souffrances endurées par les Bretons analphabètes pour s'intégrer dans les régiments dans lesquels ils devaient servir, les opérations dans lesquelles ils étaient engagées, avec ici l'Algérie et surtout la répression de la Commune.

À la suite des mobiles bretons qui ont participé à la répression de la journée du 31 octobre 1870 et qui ont été dénoncés par certains contemporains comme Lissagaray ou Louise Michel, le frère de Godest prend part, avec les troupes versaillaises, à la Semaine sanglante. Le récit qui est fait de cet épisode est empreint de religiosité – les Communards doivent être exécutés parce qu'ils sont des hommes sans Dieu – mais aussi de compassion, d'autant que parmi eux se retrouvent des Bretons, qui se seraient remis à parler leur langue natale à l'approche du peloton d'exécution. Godest, qui aurait servi lui-même dans la garde mobile en 1870 (p. 401), livre ici un témoignage, assez rare (il n'est pas étonnant que Jaffrennou ait décidé de publier cet extrait dans son journal), d'un homme du rang sur ces événements et qui mériterait d'être comparé à d'autres sources qui ont pu subsister sur la guerre de 1870 et ses suites, dont le 150^e anniversaire rappelle actuellement le souvenir.

Le livre de Godest invite aussi à la comparaison avec d'autres auteurs populaires, aspect qui aurait mérité d'être développé, principalement, pour la Bretagne, avec Jean-Marie Déguignet qui, bien qu'un peu plus âgé que lui, est lui aussi un témoin des changements intervenus dans la région au cours du XIX^e siècle. Des différences existaient entre les deux hommes, certaines imperceptibles – mais pas insignifiantes – comme leur origine sociale : si tous deux viennent de familles pauvres (où la mortalité infantile, notamment, faisait encore des ravages), Déguignet a connu la misère noire au cours de son enfance, ce qui l'a contraint à être mendiant, alors que Godest semble avoir grandi pour sa part dans une famille moins misérable, ce qui peut permettre d'expliquer le caractère révolté du premier et plus conservateur du second. D'autres différences sont plus flagrantes : alors que Déguignet est violemment anticlérical, favorable à l'expulsion des congrégations, « républicain anarchisant » et écrit en français, langue de la modernité, Godest est ultra-catholique, pourfendeur de la politique de la III^e République, des protestants, des francs-maçons, et rédige ses souvenirs en breton, langue aux origines prestigieuses (Godest est sensible aux idées celtomanes) qu'il voit comme un rempart contre les nouveautés. S'il accepte d'obéir aux ordres des républicains « sur le plan matériel », comme il l'écrit lui-même (il accepte l'idée d'une petite patrie bretonne intégrée dans la grande patrie française), il prêche la désobéissance sur le plan spirituel (p. 461). Tous deux sont, dans cette perspective, des représentants populaires des deux Bretagnes, bleue et blanche, en lutte depuis la Révolution française.

De nombreux parallèles peuvent pourtant être établis entre eux et d'abord dans leur conquête laborieuse et boulimique du savoir qui les rend à la fois humbles et fiers d'eux-mêmes, voire arrogants : Godest commence son ouvrage en écrivant que celui-ci « a été fait par un homme très modeste et sans instruction » (p. 61), mais il parle de lui à la troisième personne et présente sa vie, à l'instar de celle de son frère, comme un modèle à suivre. Déguignet fait, quant à lui, étalage de son savoir et de ses talents linguistiques. Tous deux ont vécu des expériences professionnelles voisines, directement pour Déguignet, qui a notamment servi longuement dans l'armée avant de s'établir comme fermier puis d'exercer d'autres activités ; par frère interposé pour Godest. Ils manifestent une même volonté d'agir sur le milieu dans lequel ils vivent, ce qui se traduit, par un intérêt commun, pour des raisons différentes, pour l'hygiène, qui mérite d'être relevé. Mais alors que Déguignet prône le changement, l'abandon des vieilles traditions, Godest plaide au contraire pour la préservation d'une Bretagne quelque peu idéalisée. Tous deux ont fait aussi l'objet d'une tentative de récupération par la mouvance régionaliste – Le Braz pour Déguignet, Jaffrennou pour Godest – sans qu'ils en aient été complètement dupes : les deux hommes comprennent que l'image que l'on renvoie du peuple breton au XIX^e siècle ne correspond pas à la réalité, ce qui conduit Godest à soutenir à plusieurs reprises que seuls des gens modestes comme lui peuvent s'en faire les porte-parole et être d'authentiques bardes (ce qui explique son souci, pédagogique, d'expliquer constamment toutes les allusions qu'il fait dans ses chants pour bien se faire comprendre de ses auditeurs).

Tous deux sont des marginaux, une marginalité dont a conscience Godest (p. 36) et dans laquelle s'enfonce Déguignet. Ils ont cherché par leurs propres moyens à s'instruire, ce qui les a éloignés du monde qui les a vus naître sans qu'ils parviennent pourtant à s'agréger à celui des gens instruits, de la bourgeoisie lettrée. On peut se demander dans cette perspective s'ils sont les représentants d'une véritable culture populaire. Ils le sont sans doute incontestablement par leur origine, par leur mode de vie – voire de survie –, par certains traits culturels mais ils le sont moins par leur parcours, par le regard qu'ils portent sur la vie. Ils sont avant tout des individus qui se sont construits eux-mêmes et qui ont été, malgré leurs qualités incontestables, bloqués dans leur statut social, ce qui les a condamnés à une réelle frustration qui s'est traduite par un certain délire mystique voire intégriste pour Godest (du fait d'un attachement indéfectible et désespéré à un monde et à des croyances menacées) et par une dérive paranoïaque pour Déguignet dont la vie se termine dans la misère et le dénuement, abandonné de tous.

En ce sens, tous deux ne se font pas les porte-parole des hommes de leur condition à l'égard desquels ils se montrent – c'est évident chez Déguignet – parfois très sévères ; ils sont plutôt les représentants de tous ces hommes et femmes du peuple à qui les divers régimes du XIX^e siècle, malgré les progrès, trop lents, de la scolarisation, n'ont pas permis de tirer profit de leurs réelles qualités et qui ont dû demeurer toute leur vie dans la précarité, sans prendre jamais, à la différence d'eux,

la plume ni faire entendre leur voix qui s'est perdue dans le silence des campagnes (ou à l'envers d'un parquet comme dans le cas du menuisier Joachim Martin⁴¹). Plus largement, ils annoncent ceux que l'on qualifie aujourd'hui de « transclasses », qui ont accompli des parcours auxquels leur naissance ne les prédestinait pas et qui ont été, par cela même, pour la plupart d'entre eux condamnés à demeurer des « en dehors ». Par les réalités qu'elle met à jour, par les réflexions qu'elle suggère, la publication des *Eñvorennoù* de Juluen Godest constitue une œuvre utile dont il est à espérer qu'elle puisse intéresser un large public (la disposition face à face, *tal ha tal*, selon le titre de la collection, du texte breton et de sa traduction est bienvenue), et dont il faut remercier N. Blanchard.

Dominique LE PAGE

Michaëlle SIMONNIN, Gildas BURON, Catherine DUPONT et Yves-Marie ALLAIN, *Mer... côte et coquillages*, Châteaulin/Batz-sur-Mer, Éd. Locus Solus/Musée des Marais salants, 2019, 120 p.

Ce livre – qui est aussi le catalogue d'une exposition – nous fait entrer, par le biais du regard des naturalistes et l'observation d'une production d'objets aussi singulière que fascinante, dans l'univers très particulier du littoral du pays de Guérande. Dans cette pointe méridionale avancée de la Bretagne, l'exploitation du sel a développé et conservé, jusqu'à une date avancée dans le XIX^e siècle, un particularisme marqué dans le domaine de l'habitat, du mobilier et des costumes, sans compter l'originalité du maintien du breton. Comme le montre très bien ce travail rigoureusement établi, la rencontre sur ce rivage atlantique des naturalistes de tous domaines, de la flore et de la faune marines et terrestres, avec les savoir-faire locaux a donné naissance, dès le XVIII^e siècle et surtout au XIX^e siècle, à une étonnante production d'objets fortement inspirée par l'artisanat conventuel, entièrement réalisée à partir de coquillages savamment sélectionnés et agencés. Parmi les « bouquetiers », « faiseurs et faiseuses de bouquets en coquilles » de Bourg-de-Batz retrouvés par un très important dépouillement d'archives, l'atelier de la famille Le Huédé fut actif entre le milieu du XVIII^e siècle et la fin du XIX^e siècle. Au début du XIX^e siècle, sont fabriqués des objets à caractère religieux, comme de spectaculaires et très colorés bouquets d'autel, des figurines illustrant l'office religieux et le retour de la foi catholique favorisé par l'Empire et la Restauration et représentant des prêtres revêtus de leurs ornements sacerdotaux détaillés avec soin, accompagnés de leurs servants d'autel, des statuettes de Vierge à l'Enfant, ainsi que de petits animaux. Cette production s'est progressivement spécialisée au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle dans deux directions : d'une

41. Cf. BOUDON, Jacques-Olivier, *Le plancher de Joachim. L'histoire retrouvée d'un village français*, Paris, Belin, 2017.